



Le barrage Gilardo, qui sert de pont sur la rivière Vermillon, pour se rendre au lac Ottawa et au lac Croche.

# Un lac qui ne tient pas ses promesses

PAR

HARRY BERNARD,

Membre de la Société Royale du Canada

Il n'est pas huit heures que nous poussons les canots à l'eau. L'un en aluminium, celui qui nous porta vers tant d'horizons lointains, et celui de Georges Houle, peint en gris pâle, presque blanc. On divise entre eux le fourmillement, ce qui réduit pour chacun le tirant d'eau. Je me joins à Gaston Campeau, pendant que sa moitié palette en compagnie du guide.

À notre point de départ, le lac n'en est pas un. Baie oblongue, peu profonde, remplie de roseaux à quenouilles et de carex à tige triangulaire, de nénuphars jaunes, de prêles aquatiques et autres herbages. Elle s'amenuise vers un ancien barrage de billes branlant et noirci par le temps, qui tient par miracle ou habitude.

De minces brochets, à l'affût parmi les mousses et les souches, fuient à l'approche des embarcations, si vite que le cliché s'illustre sous les yeux, qui dit rapide comme l'éclair. Ils se déplacent de cent pieds dans une fraction de seconde. Leur corps presque rond et l'absence de nageoire dorsale permettent cette facilité de mouvement. Il faut voir pour comprendre, ce qui n'est pas toujours facile. Mais l'eau luit si claire sous le soleil diaphane et d'un vert tendre de jeune feuille, qu'on suit comme au spectacle les évolutions en flèches, en zigzags, en demi-courbes.

Non seulement pagayons-nous en silence, pour ne pas violer celui de la forêt, mais les avirons tournent sur eux-mêmes dans l'eau, sans en sortir, pour prévenir le plus léger ruissellement. Le prochain tournant cache peut-être un orignal qui arrache à la vase des racines de nénuphars, ou un ours qui s'empile la panse de bleuets mûrs, à quelques pieds du rivage. De loin, ces animaux nous verront mal, à cause de la myopie qui les caractérise. Mais la finesse de l'ouïe supplée chez eux aux insuffisances de l'œil, et le moindre bruit les effraye.

Les passes herbeuses se succèdent,

qui torment la pointe avancée du lac, où le peu de profondeur invite les canards à s'enquérir de nourriture. Des noirs, puis quelques becs-scie, s'éloignent à notre approche. Les adultes glissent sur l'onde sans mouvement apparent, l'œil brillant et vif, le gros du corps submergé, mais les jeunes de l'année, moins placides, lèvent en un vol saccadé et tracent, de leurs pattes traînant à l'eau, un multiple sillage d'argent. Un peu plus loin, une femelle essaiera de nous jouer le tour classique. Comme nous feignons de la poursuivre, elle s'écarte de ses canetons, dont nous apercevons les têtes nerveuses dans l'ombre de la rive, et nage avec une lenteur calculée, censée nous induire en erreur quant à sa capacité de fuite. Sa tactique est celle de la mère gélinotte, qui hésite d'une patte en traînant de l'aile, proie facile en apparence qui retient l'attention du chasseur pour le détourner de ses petits, et qui disparaît elle-même, dès qu'elle juge sa famille hors de danger. Rendue assez loin à son gré, la cane s'envole avec l'air de nous adresser un pied-de-nez, exécute un rapide demi-tour dans le ciel bleu et regagne l'anse où attendent les siens.

Le lac Ottawa, ses baies et rétrécis offrent à l'élan d'Amérique l'habitat parfait. Ce n'est point par caprice que le Club Lavolette y maintient un camp à l'année longue, où séjournent à tour de rôle, en plus des maîtres, les curieux comme nous et les Indiens braconniers qui descendent parfois du nord. On lit sur les portes, ou on ne lit pas, une bonne douzaine de messages en cri, dus à quelques Têtes-de-Boule de Weymontaching ou de la réserve de Manawan. Ces fils du sol, qui entendent mal les droits d'occupation des clubs sportifs, viennent chasser les animaux à fourrure en hiver, le rat musqué au printemps, l'orignal quand il leur plaît. Ils viennent, ils venaient plutôt, car ils fréquentent

beaucoup moins le voisinage, depuis que le gouvernement fédéral institua pour eux le régime de deux semaines de rations par mois. Assurés de cette pitance, ils se sentent moins disposés à entreprendre de pénibles et longs voyages vers les territoires interdits.

Si le lac convient aux orignaux, nous n'en voyons pas un. Quelques pistes sur le sable des rivages, mêlées à celles de loups et chevreuils, ces dernières moins nombreuses. Notons en bordure la présence de cèdres odorants, ce qui explique, comme au lac Croche, celle du cerf de Virginie. On le considérerait comme banni de la région par les loups, mais il paraît se réaffirmer depuis que les fauves, au dire des familiers du bois, se replient vers un Nord plus lointain. Une dizaine de jours plus tard, vers les huit heures du matin, nous apercevons une jeune biche à travers les brumes qui voilent à demi l'un des lacs limpides. Le premier et seul sujet de l'espèce, rencontré en une dizaine d'années de pérégrinations.

Impatiente de pêcher et renonçant à surprendre du gros gibier à son déjeuner, Madeleine laisse choir une cuillère de civre le long du canot de tête. Elle amène coup sur coup trois brochets, qui formeront le plat de résistance d'un repas. Elle en attrape d'autres, les remet à l'eau, se lasse du jeu.

Elle se tourne vers nous et crie :

— "Pas la peine! Trop petits..."

Son mari l'invite par signes à se taire, à cause des bêtes qu'il ne désespère pas de repérer, mais c'est elle qui a raison de ne point se tracasser. Il n'est pas plus d'élan que sur la main, ni d'autres mammifères dignes d'attention. Pourtant, deux ans auparavant, nous voyions deux ours sur ce même lac, en moins de trois heures.

Le premier, un mâle qui pèse au jugé dans les quatre cents livres, traverse à la nage l'un des bras étroits de l'Ottawa. Sa tête aux courtes oreilles apparaît seule. Laurent Leclerc, qui

m'accompagne avec Pierre Scott, tient à lui envoyer une balle du canot. Chacun le déconseille, à cause du mouvement ballottant que les avirons impriment à l'esquif, et qui va influer sur la qualité du tir. Il épaule quand même, au moment où l'animal touche au rivage. Noir comme les mûres et ruisselant, l'ours exécute un tel saut, expression de frayeur et de désespoir, que nous le croyons atteint. La seconde d'après, il plonge d'un bond dans le fourré, roulant en quelque sorte sur lui-même, le cou bas et les talons aux fesses, figure qui s'impose mais ne correspond pas à la stricte vérité. Il se volatilise, ni plus ni moins, la forêt se refermant sur lui. S'il n'est pas blessé, il va courir aussi longtemps qu'il n'aura pas la conviction de nous avoir distancés. S'il a du plomb dans le corps, il s'écrasera dans la broussaille et attendra, réservant ses dernières forces pour fondre sur ses poursuivants, puis mourra en geignant, rendu à bout de sang. Nous estimons prudent de ne pas enquêter à son sujet. Dans la pince avant du canot, le silence de Leclerc traduit son désappointement. Il redoute les "je te l'avalais dit" auxquels il n'échappe pas.

L'autre, svelte femelle de deux cents livres, festoyait dans les bleuets quand elle attira notre regard, tache sombre parmi le vert des épinettes et des trembles. Nous l'aperçûmes du milieu du lac, le museau près du sol, trop intentionnée dans sa fringale pour s'inquiéter de périls qu'elle ne connaissait pas. Le vent soufflait dans notre direction, ce qui ne nous apporta point son odeur, mais l'empêcha de capter la nôtre et de se mettre à couvert. Leclerc saisit sa carabine, réprimant la tentation de se précipiter à nouveau. La sagesse de l'expérience tempérait sa hâte. Scott pointa le canot vers la berge basse, dont les arbustes, à mesure que nous approchions, tendirent un rideau ajouré entre la victime désignée et ceux qui désiraient sa peau. L'avant de l'embarcation creusa un étroit sillon dans le sable détrempe, Leclerc s'appuya d'un pied sur la grève, visa et dépêcha l'ours dans l'autre monde, d'une balle

logée au coeur. Dans un réflexe désespéré de défense, la bête se dressa sur ses pattes de derrière, ramena sur sa poitrine celles de devant et tomba face contre terre, échappant une plainte ou un grognement qui ressemblait à "Ouf !" Nous quittâmes les lieux avec une fesse à transformer en grillades, et la tête que Scott voulait ajouter à sa collection de trophées.

Ce sont là des souvenirs dont la relation captive un auditoire en état de grâce sylvestre, mais je me sentais de plus en plus penaud, à mesure que les canots couraient vers la fin du lac, d'avoir promis à l'équipe des douzaines d'animaux. Un lac comme l'Ottawa, d'où l'on tire chaque automne plusieurs orignaux aux panaches festonnés de cornichons, vanté et recommandé pour l'abondance de sa faune, tenait à mon endroit une indigne conduite.

Après quatre milles de navigation pénible, passé les deux îles qui marquent l'extrémité nord du lac, nous abordons à l'entrée du portage. Pendant que nous examinons le terrain, avant de nous charger des sacs, nous notons dans le sable les empreintes en coeur d'un chevreuil, semblables par la forme aux feuilles du lilas. La piste est fraîche, qui ne remonte pas à vingt-quatre heures. Dans l'ordre du gibier de taille, c'est là ce que nous voyons de plus passionnant en une semaine.

Les bleuets foisonnent, gros comme le bout du doigt, dont chacun prélève sa part en disputant son épiderme aux maringouins. Chacun reprend aussi son souffle, avant de se passer au front le collier de cuir ou de s'appuyer aux épaules les palettes des avirons, retenus par des cordes aux barres des canots. Madeleine portagera comme les autres, qui ne s'émeut point de la tâche. Elle a l'habitude, pour avoir maintes fois suivi son homme à travers le bois, et plus d'un citadin reculerait devant le fardeau qui lui échoit.

Le sentier s'ouvre dans un bas-fond, s'insinue entre les roches, les souches, les flots de hautes herbes, les branches pourries ou pourrissantes, pour monter peu à peu, prenant à droite, à gauche, vers un plateau sec où le pied se pose

avec sûreté. Cette découverte réjouit le coeur et l'esprit, car il faudra revenir pour le reste du bagage.

Des gélinottes à fraise, d'un gris plus pâle que celui des perdrix de savane, s'envolent avec leur bruit froufroutant, dès que nous paraissions. Elles se perchent au hasard et nous regardent passer, persuadées qu'une fois branchées elles ne courent aucun danger. Leur sottise est de cette qualité et s'explique. Parmi les ennemis naturels du volatile, les plus redoutables chez les quadrupèdes sont le loup et le renard. Ce dernier surtout, qui ne s'attaque pas au gros gibier, aime la volaille fraîche, sauvage ou domestique, et ne compte plus les tours dans son sac. Dès qu'une gélinotte échappe à renard chassant, elle s'empresse de se poser sur une branche élevée, d'où elle le contemple avec mépris. Le chien sauvage a beau japper, sa colère ne l'énerve point. Aussi, quand un épagneul ou le dernier des bâtards l'amène à chercher refuge dans un arbre, elle use de la même stratégie confiante, ignorant que d'ordinaire un homme armé suit l'animal.

Georges Houle connaît cette partie du bois pour y avoir guidé dans le passé. Jusqu'au lac Croche, il ne cherche pas son chemin. Plus loin, il consultera comme les autres les cartes et la boussole, s'enfoncera sous la futaie et plaquera à la hache, d'un tronc résineux à l'autre. Après dix minutes de marche, il insinue la pince avant de son canot entre deux épinettes rapprochées, s'accroupit pour appuyer l'autre au sol. L'embarcation ainsi suspendue, à l'angle de quarante-cinq degrés, l'homme s'assied dessous et tire une cigarette de sa poche.

—Fatiguée ?

—Pas pressé. Pourquoi se donner de la misère ?

Il respire vite, essoufflé.

—J'ai pas portagé cette année pour la peine, et ça force un peu. Mais ça va revenir... Après une couple de jours, on sera aussi bon qu'un neuf.

Nous repartons en caravane, à la queue-leu-leu, chacun marchant dans les pas de l'autre. Nous arrivons au crique, à gauche, selon l'indication de Lemieux. La chienne, dont personne ne s'occupe, mais qui suit sur les talons du chef de file, se précipite pour boire, et nous suivons l'exemple. De l'eau presque glacée, qui coule sur un lit de roches et lave les herbes du bord, fleuries d'eupatoire pourpre et de gentianes du nord, habillées d'un si beau bleu. Puis Houle et Campeau vont quêrir le reste du bagage.

L'expédition se continue, au même rythme heureux qu'à ses débuts. Nous n'avons pas fini d'équilibrer les charges qu'un sac tombe dans le crique et la chienne avec. On les repêche, attra-



Le camp de chasse du lac Croche. Les chaînes dans la fenêtre, retenues par des clous de six pouces, visent à prévenir la visite des ours.

pant le sac par une courroie la bête par la peau du cou. Tandis que le premier ne manifeste aucune mauvaise humeur, la blonde épagneule se secoue avec énergie et arrose les gens. Elle finit par sauter dans le premier esquif et s'y allonge.

Ici commence le plaisir véritable. Hors quelques bassins où l'eau paraît noire, le crique est étroit et bas. Si étroit, que les embarcations frôlent en même temps les deux bords; si peu profond, en certains endroits, qu'elles s'échouent et s'immobilisent. Chacun descend, lève, pousse, tire, laisse retomber, s'agrippe de nouveau, relève, repousse, retire. On flotte à peine qu'on recommence. Le crique tourne parfois à angle droit, de façon inattendue et si brusque que les canots ne passent pas dans les rétrécis. Il n'est qu'une solution au problème, à laquelle nous nous résignons en grognant. Le jeu reprend, d'alléger la flottille de sa cargaison, puis on lève à bras chaque unité pour la transporter d'aval en amont, par-dessus les pointes de terre et de gravier qui imposent au cours d'eau ses détours fantaisistes. Au bout d'une heure, qui paraît longue comme deux, on entre dans un élargissement bordé de roseaux et de joncs, de l'éternel cupatoire qui ressemble à l'ortie, d'épilobe et de verge d'or non encore fleurie, mais qui en brûle d'envie. A la surface flottent des nénuphars blancs de la grosseur du poing, aux pétales humides, charnus, rares dans cette partie du pays, qui nous accueillent d'un froid sourire.

Nous sommes dans une manière de cul-de-sac, sans issue apparente. Mais l'on a tôt saisi, sous la conduite de Georges, un murmure d'eau vive. Un filet à peine, qui cascade à travers les pierres, sous une arche de ramures vertes. La décharge d'un lac presque

ronde, guère plus grand que la main, que retient à son extrémité un barrage de branches entrecroisées, dû aux castors. Une fois de plus nous nous attelons aux havresacs, puis l'on hisse les canots par-dessus roches et chaussée.

Houle annonce que le plus gros de la misère est passé.

—Peut-être que oui, peut-être que non...

—Après ce trou, on tombe dans un portage sans embarras qui mène droit au camp et qu'est solide comme un trottoir de ciment.

—Pas croire sans voir! conclut le sceptique Campeau.

Si le guide a raison, Campeau n'a pas tort. Le portage s'ouvre comme dit, large et propre, mais il eut la malchance de se trouver sur le passage d'un ouragan, au cours des saisons dernières. Il en résulta un renversis d'envergure, qui coucha sur le sol, à travers la sente, des épinettes de trente pieds et d'un diamètre de six pouces. Où il ne s'en présente qu'une, on coupe des branches et l'on enjambe. Quand deux ou trois s'entassent l'une sur l'autre, en un fouillis inextricable, il n'y a qu'à contourner. A droite ou à gauche, à travers broussaille et repoussis, dans une mousse spongieuse où le pied enfonce.

Pour la première fois en Mauricie j'aperçois cette plante étrange et cirreuse, à la tête courbée vers le tapis forestier, pour laquelle les Anglais inventèrent le joli nom d' "Indian pipe", mais que nos savants à nous appellent monotrope uniflore (traduction littérale de la désignation scientifique: *monotropa uniflora*). Relique de l'âge tertiaire, elle sort de l'épaisse couche d'aiguilles décolorées et de feuilles mortes qu'elle illumine de sa blanche clarté.

Les arbres renversés nous accompagnent jusqu'au lac, lugubre présence

dont on se passerait. Ils surviennent jusqu'à notre repos, deux d'entre eux se tenant appuyés au camp de billes, qu'ils enlacent de leurs bras. Un autre reste suspendu au-dessus du sentier qui conduit au rivage, retenu en l'air par ses frères. Il faudra passer sous cet arc, qui n'en est pas un de triomphe, chaque fois que nous aurons besoin d'un seau d'eau. Le pire, c'est que les deux qui s'écrasèrent sur le camp brisèrent la toiture. Quand il pleuvra, la nuit d'ensuite ou l'autre, de larges gouttes froides nous relanceront jusqu'au lit.

Le camp ressemble à celui du lac Ottawa, avec cette différence qu'il est moins vieux, mieux situé, non hanté par un demi-million de chauves-souris. On découvre à l'intérieur le grement ordinaire: le poêle de chantier, la table et ses bancs, quatre lits construits à même le mur, deux en bas et deux en haut. Retenues par des clous de six pouces recourbés en crochets, de fortes chaînes barrent les deux fenêtres. Elles ont pour fonction d'empêcher les ours d'entrer, mais l'un d'eux brisa les vitres à coups de patte, durant l'hiver. De sorte que nous ne manquerons pas d'air frais, même la porte fermée.

Il circule tellement d'originaux dans la dense forêt qui entoure le lac, raconte Georges Houle, que c'est une bénédiction. L'endroit l'emporte sur la région de l'Ottawa, paradis des chasseurs. On voit les bêtes de jour comme à la brunante, qui viennent manger et boire sur ses bords. Les ours fréquentent les lieux, comme en témoignent les fenêtres ravagées, les excréments çà et là, et les loups hurlent la nuit aux étoiles, que jamais l'on ne rencontre. Nous vérifierons demain, car nous avons assez d'exploration dans le corps pour la journée.

(Suite à la page 12)

# SPECIALS FUSILS DE CHASSE ET CARABINES

FUSIL A REPETITION, MODELE LEE ENFIELD court, 10 coups, magasin détachable .303, modèle de sport avec mire ajustable en "V", peignée d'un canon tout neuf de 24", fini brillant, pivets et crosse Sporter en noyer, \$39.50.

MODELE AUTHENTIQUE DE FUSIL A REPETITION ROSS NO. 10, sport de luxe, 6 coups, canon de 24" en acier bleu, calibre British .303, avec mire de chasse en "V" Rocky Mountain, pivets et crosse en noyer (valeur présente au-delà de \$100.00) SPECIAL \$27.50.

CARABINE MILITAIRE ROSS MODELE 10, calibre British .303 avec canon de 30", mire micrométrique d'observation (facile à transformer), \$24.50.

CARABINE A REPETITION A VERROU, CALIBRE AMERICAN, 30/06, très puissante, avec canon de 25", magasin encastré à 5 coups, avec coussin amortisseur de recul, pivets et crosse en élégant noyer poli, \$42.50.

NOUVEAU FUSIL A REPETITION KESSLER, 3 coups, à verrou, chako, bulle crosse, coussin amortisseur de recul, disponible en calibres 12, 16 et 20, quantité limitée, \$29.50. Mire spécial micrométrique à la cible ou la chasse pour carabine Lee Enfield .303 et .22 avec indications illustrées de montage, SPECIAL CHACUNE \$1.95.

SPECIAL: boîte de munitions de 20 cartouches pour .303, \$1.95.

BOITE DE MUNITIONS, 10 cartouches, pointe douce 30./06, 180 grains, \$1.95.

MUNITIONS DE FUSIL de chasse, 25 cartouches \$2.75.

TIGE DE NETTOYAGE, 49c. — COURROIE, 39c.

Toutes marchandises comportant pleine garantie — Prompte expédition C.O.D.

## HUNTERS SUPPLY CO.

Dépt. III, 261, rue Somerset ouest, Ottawa, Ont.



## Pêche en profondeur dans le lac Simon

Dans les lacs des Laurentides à eau profonde, y a-t-il du poisson qui vit dans les grandes profondeurs? C'est pour apporter une réponse à cette question que, le 27 août 1953, un filet expérimental en fil de nylon de 200 pieds de longueur et de 8 pieds de hauteur a été placé dans le lac Simon, Chénéville, co. Papineau, à une profondeur de 51 brasses, soit à plus de 250 pieds. Le filet installé vers les onze heures du soir et levé vers les cinq heures le lendemain matin a capturé une vingtaine de truites grises (*Salvelinus namaycush*) d'une à trois livres chacune. Le filet expérimental utilisé pour la circonstance était constitué de quatre sections de longueur égale mais de maillage respectivement de 1.5, 2.0, 2.5 et 3.0 po. mailles étirées. Il a été tendu dans la partie sud-est du lac Simon, au nord de la baie Yelle, à mi-chemin entre la falaise rocheuse et l'île du Canard Blanc.

Un second filet de nylon de cent pieds de longueur à maillage uniforme (1.5 po. mailles étirées), placé au pied de la falaise en eau moins profonde (15 et 23 brasses aux extrémités du filet), a donné le résultat suivant: deux truites mouchetées (*Salvelinus fontinalis*) de 10 et 12 po. de longueur, une carpe noire (*Catostomus commersoni*) de 8 po., et une dizaine de truites grises (*Salvelinus namaycush*) d'un quart à deux livres (10 à 19 po.) Incidemment, à cette occasion, ont été capturés et ajoutés à la collection actuelle de l'Of-

fice de Biologie des plus petits spécimens de truites grises de provenance naturelle.

Le lac Simon est un lac à eau claire, qui mesure environ sept milles de longueur, dont la profondeur maximum, d'après des sondages qui auraient été effectués par le Service hydrographique du Ministère des Mines, Ottawa, serait de 473 pieds. Il est traversé dans le sens de sa longueur par la rivière Petite Nation. Ses rivages de gravier et de sable et ses fonds rocheux intiquent à première vue un excellent lac à truite grise et à truite mouchetée. Il en était ainsi autrefois, du moins jusqu'à il y a une quinzaine d'années, alors que le lac fut envahi et infesté par l'achigan à petite bouche (*Micropterus dolomieu*).

Outre les espèces de poissons déjà mentionnées, le lac Simon contient également le corégone de lac (*Coregonus clupeaformis*), du hareng de lac (*Coregonus artedii*), de la ouitrouche (*Semotilus corporalis*), de la perchaude (*Perca flavescens*) et du crapet soleil (*Lepomis gibbosus*) introduits par les pêcheurs au méné, de la barbotte (*Ameiurus nebulosus*) et une autre espèce du groupe des ménés dont nous n'avons pu capturer de spécimens pour déterminer l'identité et que les gens de la région désignent sous le nom du "méné blanc des lacs du nord".

L'expérience a été réalisée avec le concours du Frère J.-R. Mongeau, c.s.v.

Albert Comte, membre.

## UN LAC QUI NE TIENT PAS SES PROMESSES

(Suite de la page 11)

Déjà plus de trois jours que nous avons quitté la ville de Saint-Hyacinthe, et nous n'avons guère en nos travaux. La pluie nous retarde, qui nous retiendra encore. Quand les nuages crèvent sur nos têtes, nous piétons sur place. On se débrouille tant bien que mal en canot, mais porter dans la feuille mouillée est un supplice. On est vite trempé jusqu'aux épaules, et l'idée de dresser la tente dans la nature ruisselante ne promet que de minces satisfactions.

Peu après souper, alors que nous inspectons les alentours, Campeau abat deux étourneaux, que la chienne va chercher dès qu'ils touchent terre. C'est la première fois qu'elle entend la détonation d'une arme et l'on dirait qu'elle s'appuie sur un long entraînement. Elle a la chasse dans le sang, comme l'instinct de l'eau. Elle se met à déchiqueter les oiseaux, que nous lui abandonnons, pour l'encourager et ancrer en elle le goût de la poursuite. Qu'elle en profite, parce qu'on exigera à l'avenir qu'elle abandonne son gibier. Quand elle commencera sa carrière pour de bon, il ne faut pas qu'elle se croie tenue de dévorer perdrix ou canard qui lui tomberont sous la patte.

De bonne heure le lendemain, nous reprenons la route de l'eau. Les brumes du matin dissipées, le soleil se montre si prometteur que nous nous méfions. Il ne flotte pas un nuage dans le ciel bleu pâle. Quant au lac, c'est un bijou. D'abord, il ne connut jamais d'opérations forestières. Aucun barrage ne l'emprisonnait, il n'a pas de bords noyés. La forêt qui l'entoure se compose de conifères, peu mêlés de feuillus. Ce ne serait pas l'endroit où fabriquer un canot d'écorce de bouleau. Les épinettes dominent, auxquelles se joignent des pins rouges et des cèdres au feuillage en dentelle, qui ne sont pas des cèdres vrais, mais des thuyas.

Nous nous tenons aux aguets, dans l'espérance d'un animal barbotant. Du matin au soir, nous n'apercevons ni n'entendons rien. Ni un élan, ni un ours, ni un porc-épic rongeur avec méthode l'écorce d'un sapin ou d'un tremble. Pas même un rat musqué nageant sans bruit, sa tête triangulaire à peine visible à fleur d'eau. Ou le lac Croche ne se tient pas à la hauteur de sa réputation, ou celle-ci serait usurpée. Humilié et déçu, le guide dit qu'il n'y comprend rien. C'est partie remise, mais demain ne se montrera pas plus généreux qu'aujourd'hui. Les merveilles rêvées se laissent désirer.

HARRY BERNARD

Deux fois  
le bienvenu



Vous acclamerez le whisky  
CALVERT HOUSE. D'abord pour sa  
douceur, sa légèreté, son fin bouquet...  
et vous l'acclamerez de nouveau pour sa  
qualité remarquable, qui vous offre  
la meilleure valeur en fait d'excellent  
whisky canadien!



**CALVERT HOUSE**  
*Canadian Whisky*

CALVERT DISTILLERS LIMITED, AMHERSTBURG, ONT.

